

P R I X D U L E A D E R S H I P 2 0 2 1

VISAGES DE RÉSILIENCE

LES FEMMES AU-DEVANT DU CHANGEMENT



CRÉDITS

Coordination générale :

Teresa Zapeta, FIMI Executive Director

Coordination et révision du contenu :

Nadezhda (Nadia) Fenly Mejía

Isabel Flota Ayala

Rédaction :

Clara Roig Medina

Édition :

Carolina Bruck

Coordination de la conception :

Lenys Bordón

Coordination et édition de la photographie :

Felipe Luna Espinosa

Photographie :

Watanda Ambrose, Victoire Douniama,

Gabriela Portilho, Betty Villca Mitma

Traduction à l'anglais et au français :

Stephen Pearson and Jeremie Jared

Schémas :

María Claudia Barreto

Marketing:

Alba Reyna Farje Rodríguez

© Foro Internacional de Mujeres Indígenas FIMI, 2022

Droits réservés

Le contenu de cette publication peut être reproduit sans autorisation à condition de citer la source et que le matériel ne soit pas utilisé à des fins commerciales.

Cette publication a été financée par :

Foundation for a Just Society

Wellspring

Mama Cash

Global Alliance for Green and Gender Action

Le contenu et les commentaires présentés dans cette publication relèvent de la responsabilité du FIMI, qui a l'autorisation des personnes et des communautés ici mentionnées.

Tout commentaire concernant cette publication peut être adressé à Nadia Fenly du Forum international des Femmes autochtones (FIMI).

Courrier électronique : investigacion@iwf.org

Adresse postale : Av. Horacio Urteaga 534-602, Jesús María (Lima 11), Perú.

INDEX



INDEX	2
INTRODUCTION	4
BRÉSIL Grandir comme la crue des rivières qui se rejoignent	6
BOLIVIE Résistance au sommet	16
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO Revenir aux sources pour protéger la forêt	26
OUGANDA Guérir les blessures des violences	35

INTRODUCTION

« Beaucoup de jeunes essaient d'oublier leur passé, un passé sombre que nous ne voulions que personne ne connaisse. Mais avec la pandémie, nous avons pris conscience de son importance et avons renoué avec nos manières de nous nourrir, de nous soigner et de faire attention à nous. Nous ne devons pas oublier nos racines ni les connaissances que nous portons en nous. »

Petrona Fernández Osco, communauté Aymara Yanari

Dans les hautes terres de Bolivie, confrontée à la pénurie générée par la pandémie, un groupe de Femmes autochtones récupère les pratiques du troc et de la minka, ou travail communautaire. Ces femmes ont également pris l'initiative d'expliquer aux personnes les plus âgées de leur communauté que d'utiliser de l'alcool pour les mains n'était pas synonyme de perdre contact avec la Pachamama. Dans les environs du lac Kivu, en République démocratique du Congo, des Femmes autochtones aménagent des potagers communautaires pour cultiver aliments et plantes médicinales pour élaborer le makuve, une concoction qui aide à combattre les symptômes de la covid. En Ouganda, des Femmes autochtones échangent leurs témoignages des violences subies pendant la pandémie, afin d'y faire face ensemble et d'empêcher que ces violences ne se perpétuent. En Amazonie, les Femmes autochtones récupèrent des remèdes ancestraux en même temps qu'elles communiquent en langues autochtones l'importance des vaccins. Ces histoires, et bien d'autres encore, font partie de Visages de résilience : les femmes au-devant du changement, un ouvrage collectif qui recueille les histoires de vie des quatre organisations de Femmes autochtones qui ont reçu le Prix du leadership 2021 du FIMI.

Depuis 2013, le Forum international des femmes autochtones (FIMI) décerne le « Prix du leadership », en reconnaissance des femmes ou des groupes de

Femmes autochtones qui, par leur travail, leur engagement et leur responsabilité, réalisent des changements significatifs dans leur communauté ou au-delà. En 2021, nous avons dédié le Prix du leadership FIMI à la résilience et à la force des organisations de Femmes autochtones qui se sont unies pour lutter contre la covid-19.

Ces organisations se sont démarquées par leur persévérance, leurs efforts collectifs et leur leadership pour prévenir la contagion, protéger les familles et les communautés, et contribuer à créer des conditions propices pour survivre aux difficultés physiques, mentales et spirituelles, tant individuellement que collectivement.

Nous partageons ici leurs histoires afin de mieux reconnaître et faire connaître les stratégies déployées par les Femmes autochtones pour combattre la pandémie. Toutes ont su faire face à des situations extrêmes, transmutant la douleur en actions transformatrices. Pour ce faire, elles ont adopté des mesures créatives ancrées dans les pratiques et les savoirs ancestraux de leurs Peuples. Comme l'exprime l'une d'elles, Rosimere Maria Vieira Teles, du peuple Arapaço : « Nos cœurs souffraient, mais nous nous sommes levées et nous nous sommes battues pour la vie. »



GRANDIR COMME LA CRUE DES RIVIÈRES QUI SE REJOIGNENT

BRÉSIL

Lorsque le coronavirus s'est propagé à travers l'Amazonie, les Femmes autochtones se sont portées au front de la lutte pour leur survie pour compenser les manquements d'un État absent et négationniste. Unies, elles ont pu obtenir des médicaments, de la nourriture et des vaccins, éléments indispensables pour lutter contre la pandémie.

Début 2021, Manaus est devenu l'épicentre mondial de la pandémie. Une nouvelle variante plus contagieuse et pouvant déjouer l'immunité acquise lors de la première vague a envahi la ville¹. Le virus s'est vite propagé dans tout l'État d'Amazonas. Personne n'a été épargné : ni les autochtones ni les non-autochtones, ni les villes ni la campagne. Pendant ce temps, le gouvernement de Jair Bolsonaro continuait d'alimenter son discours négationniste, sans s'occuper de fournir les services essentiels pour faire face à la crise sanitaire. Le résultat a été une pénurie généralisée d'oxygène dans les hôpitaux de Manaus, déjà surchargés par la flambée des cas. Au début février 2021, 105 personnes mouraient chaque jour par manque d'oxygène².



¹ « Virus Variant in Brazil Infected Many Who Had Already Recovered From Covid-19 », The New York Times, 1er mars 2021, consulté le 30 janvier 2022, <https://www.nytimes.com/2021/03/01/health/covid-19-coronavirus-brazil-variant.html>

² « Amazonas : 105 morts asphyxiés à Manaus chaque jour en raison du manque d'oxygène et de volonté politique », 9 février 2021, consulté le 30 janvier 2022, <https://www.caritas.org/2021/02/amazonas-105-morts-asphyxies-a-manaus-chaque-jour-en-raison-du-manque-doxygene-et-de-volonte-politique/?lang=fr>

La peur s'est emparée des communautés autochtones de l'Amazonie. Le souvenir des épidémies passées, qui ont failli sonner le glas pour les Peuples autochtones, s'est imposé dans l'esprit de nombreuses personnes. Une fois de plus, le monde occidental apportait une maladie qui mettait leur survie en danger. Et le manque d'actions immédiates et efficaces de l'État a laissé les communautés autochtones sans recours pour faire face au virus.

Le taux de contagion à Manaus a atteint les 4 700 cas par 100 000 habitants, s'élevant à environ 7 000 pour le reste de l'État³. Toutes les familles, autochtones ou pas, comptaient au moins un parent infecté, malade ou décédé. La population autochtone urbaine a été fortement touchée, de sorte que l'hôpital a dû réserver une salle pour offrir des traitements en médecine traditionnelle aux patients touchés par la covid-19. « Le virus est venu tuer de nombreuses personnes, chaque jour nous perdions un membre de la famille. Comment nous remettre de cela? » s'interroge Perpetua Pereira Cerqueira, du peuple Kokama d'Alto Solimões, l'une des municipalités autochtones ayant eu le plus de cas de covid-19.



Le souvenir des épidémies passées, qui ont failli sonner le glas pour les Peuples autochtones, s'est imposé dans l'esprit de nombreuses personnes. »

³ Fundação de Vigilância em Saúde do Amazonas, Boletim diario de casos covid-19, 20 janvier 2021, consulté le 30 janvier 2022, http://www.amazonas.am.gov.br/content/uploads/2021/01/20_01_21_BOLETIM_DIARIO_DE_CASOS_COVID-19-12.pdf



L'artisane Ingrid
Carvalho Diniz.



Elles se sont organisées pour collecter de la nourriture et des médicaments et les distribuer aux familles les plus nécessiteuses, tant urbaines que rurales. »

Une agricultrice montre les tomates qu'elle a plantées lors des ateliers d'agroforesterie offerts par Makira ETA, le réseau de Femmes autochtones de l'État d'Amazonas.



L'artisane Ingrid Carvalho Diniz montrant une fleur de roucou devant sa maison. On en extrait le pigment et les graines pour l'artisanat.

Au-delà du coronavirus, les habitants d'Amazonas ont dû composer avec une pénurie d'aliments. « Si tout le monde tombe malade, qui travaillera dans le potager? », explique Rosimere Maria Vieira Teles, du peuple Arapaço et vice-coordinatrice de Makira E'ta, le réseau des Femmes autochtones de l'État d'Amazonas. « La pandémie a également affecté les revenus des personnes de nos communautés, puisque la plupart d'entre elles n'ont pas d'emploi stable. De nombreuses familles n'avaient pas assez pour subvenir à leurs besoins », ajoute Maria do Socorro Elias Gamenha, du Peuple Baniwa et coordinatrice de l'organisation.

Pour répondre à ces situations, en présence d'un État incompetent, les Femmes autochtones de Makira E'ta ont décidé de prendre la situation en main. Elles se sont organisées pour collecter de la nourriture et des médicaments et les distribuer aux familles les plus nécessiteuses, tant urbaines que rurales. « Nos cœurs souffraient, mais nous nous sommes levées et nous nous sommes battues pour la vie », affirme Rosimere. Makira E'ta s'est associée à quelques autres organisations autochtones et non autochtones pour recueillir des fonds. Plus tard, à travers le réseau de femmes établi à travers le vaste territoire amazonien, elles ont distribué des trousseaux de première nécessité à 62 communautés autochtones. Ce fut un casse-tête logistique – certaines communautés se trouvant à quatre ou cinq heures de bateau de Manaus – mais la nourriture et les médicaments ont pu être livrés.



Le réseau des Femmes autochtones a également permis l'utilisation et la culture de plantes médicinales pour lutter contre les symptômes de la covid. Des savoirs ancestraux ont ainsi été récupérés, y compris les thérapies et les cures Sateré-Mawé, et des ateliers ont été organisés pour échanger des connaissances entre les personnes âgées et les jeunes, et entre différentes communautés. »

« Il est vraiment notable qu'avec le peu de ressources dont nous disposions, nous ayons pu contribuer à vaincre la faim », déclare Socorro. « Femmes en deuil, nous avons su mener les efforts nécessaires pendant la pandémie pour supplanter les pouvoirs publics absents. Cela a démontré au grand jour toute l'importance du rôle des Femmes autochtones à la tête de leurs communautés et leur capacité à établir des liens harmonieux et à prodiguer des soins dans les moments difficiles », ajoute-t-elle.

Le réseau des Femmes autochtones a également permis l'utilisation et la culture de plantes médicinales pour lutter contre les symptômes de la covid. Des savoirs ancestraux ont ainsi été récupérés, y compris les thérapies et les cures Sateré-Mawé, et des ateliers ont été organisés pour échanger des connaissances entre les personnes âgées et les jeunes, et entre différentes communautés. Les femmes ont préparé des infusions à la mûre, à la goyave et au citron, des remèdes à base de plantes comme le sanatodo et l'andiroba (dont les graines servent à produire une puissante huile anti-inflammatoire), et une pommade aux graines de sésame, entre autres. « Si les sociétés pharmaceutiques viennent jusqu'ici pour nos plantes, pourquoi ne pas les utiliser nous-mêmes? », s'interroge Regina Sateré, du peuple Sateré-Mawé, promotrice d'ateliers de médecine traditionnelle et coordinatrice de l'association Makira E'ta dans son village. La pandémie a poussé les communautés autochtones d'Amazonas à revenir à leurs racines.



| Ingrid Naiane et Raiara da Silva se baignent dans la rivière Cuieras, qui borde la communauté de Três Unidos, Amazonas.



Doña Babá s'occupe des plantes qu'elle cultive autour de sa maison pour préparer des remèdes naturels.

Mais au Brésil, ce n'est pas uniquement à la pandémie que les Peuples autochtones ont dû faire face. La lutte pour leur survie s'est transformée en guerre contre le gouvernement, contre les pouvoirs publics négligents et contre les campagnes de désinformation. Jair Bolsonaro a nié l'existence du virus, s'est opposé à la mobilisation de ressources pour renforcer le système de santé, et a discrédité l'utilisation des masques, les mesures d'hygiène et la distanciation sociale. En même temps, il recommandait de prendre des médicaments sans efficacité scientifiquement prouvée, comme l'hydroxychloroquine, et s'opposait publiquement à la vaccination. « Des gens meurent et lui continue de dire que ce n'est qu'une petite grippe », déplorait Perpetua Pereira Cerqueira, indignée.

Les Peuples autochtones du Brésil étaient déjà habitués à lutter contre le gouvernement de Bolsonaro. Depuis qu'il est devenu président du pays le 1er janvier 2019, ses politiques d'« assimilation » culturelle et d'usurpation des terres autochtones protégées ont délibérément contrevenu aux droits des Peuples autochtones, le tout pour extraire les ressources de la forêt amazonienne sans la moindre opposition. « Nous les femmes avons dû faire preuve de créativité dans cette lutte, car c'était une lutte contre le pouvoir public », déclare avec aplomb Jaqueline Guimaraes Aparicio, femme du peuple Kokama et chargée des communications de Makira E'ta.



Ingrid Naiane joue avec des fleurs de pissenlit, l'une des plantes médicinales utilisées par les peuples amazoniens.

⁴ « Indígenas brasileños alertan que son excluidos de vacunación », Telesur tv.net, 7 janvier 2021, consulté le 30 janvier 2022, <https://www.telesur tv.net/news/indigenas-brasilenos-alertan-excluidos-vacunacion-20210107-0026.html>,

La plus récente bataille a consisté à étendre la campagne de vaccination prévue par le gouvernement, qui n'envisageait la vaccination que pour les communautés autochtones vivant dans les villages ruraux, excluant les quelque 500 000 personnes autochtones vivant en zones urbaines⁴. Les femmes de Makira E'ta sont alors revenues au front avec d'autres organisations autochtones; ensemble, elles ont amené le gouvernement devant la Cour suprême. Elles se sont également alliées avec la Coordination des organisations autochtones de l'Amazonie brésilienne (COIAB) pour lancer une campagne en langues autochtones sur l'importance de la vaccination, avec la participation de jeunes communicateurs, de leaders communautaires et de professionnels de la santé. Cette campagne a servi à contrecarrer celle impulsée par l'Église évangélique, opposée à la vaccination, qui déclarait que les vaccins étaient contaminés. « À travers les églises évangéliques, les pasteurs parviennent à convaincre la population autochtone de ne pas se faire vacciner », explique Perpetua.

Les femmes de Makira E'ta sont épuisées, mais elles ne baissent pas les bras pour autant. « Nous avons par moments été tentées de jeter l'éponge », confie Rosimere, « mais nous nous sommes soutenues les unes les autres en échangeant de petits mots, une blague ou un appel téléphonique. Nous nous sommes unies pour remporter cette lutte, qui n'est pas encore terminée. J'ai donc relevé la tête, parce qu'on ne pouvait tout simplement pas abandonner », poursuit Rosimere d'une petite voix.

Un dicton amazonien dit que les Femmes autochtones sont comme des rivières : elles deviennent plus fortes lorsqu'elles se rassemblent. Makira E'ta est un cours d'eau pure et cristalline qui grandit lorsqu'il y a tempête. Sa force se répand à travers les vallées, les lacs et les montagnes de la jungle, il nourrit, soigne et prend soin de son peuple et de l'environnement.

« Nous avons par moments été tentées de jeter l'éponge », confie Rosimere, « mais nous nous sommes soutenues les unes les autres en échangeant de petits mots, une blague ou un appel téléphonique. Nous nous sommes unies pour remporter cette lutte, qui n'est pas encore terminée. J'ai donc relevé la tête, parce qu'on ne pouvait tout simplement pas abandonner. »



Des toges de graduation séchant sur les cordes à linge de la communauté de Três Unidos, Amazonas.



RÉSISTANCE AU SOMMET

BOLIVIE

Grâce au réseau Chimpu Warmi, les communautés autochtones de l'Altiplano bolivien ont survécu à la pandémie en faisant appel à leurs méthodes traditionnelles pour se nourrir, se soigner et se protéger.

Territoire autochtone Jach'a Marka Tapacarí Cóndor Apacheta (JMTCA),
situé dans les plaines arides d'altitude d'Oruro, en Bolivie.

Lorsque le coronavirus est arrivé à 4 000 mètres d'altitude, au plus haut des sommets de Bolivie, les communautés autochtones ont compris que ce virus ne respectait rien ni personne. Ni les offrandes, ni les prières, ni les plantes médicinales, ni les personnes âgées. Au début, le virus était loin, dans les villes, et de nombreuses personnes des lointaines communautés croyaient que le virus n'existait pas vraiment ou qu'il s'agissait d'une manigance du gouvernement. Mais lorsque les mesures de confinement les plus strictes ont été levées et que les jeunes et les adultes ont recommencé à se déplacer entre la ville et la campagne, le virus aussi est arrivé jusque dans les communautés les plus éloignées. La maladie est alors devenue très réelle et douloureuse, emportant avec elle proches, amis et leaders communautaires. « Il y a quelque chose qui ne va pas. Nous ne vivons pas en harmonie avec la nature comme le faisaient nos grands-parents. Les achachilas [les esprits des ancêtres qui protègent les Peuples autochtones] sont très en colère et il n'y a aucun moyen de les apaiser », expliquait Petrona Fernandez Osco, de la communauté aymara de Yanari, sur les rives du lac Titicaca.





Prêle des champs, muña, camomille, k'ichita et suico : toutes des plantes qui poussent en altitude dans le département de Potosí et Oruro et qui sont utilisées pour combattre la covid-19.



Il y a quelque chose qui ne va pas. Nous ne vivons pas en harmonie avec la nature comme le faisaient nos grands-parents. Les achachilas [les esprits des ancêtres qui protègent les Peuples autochtones] sont très en colère et il n'y a aucun moyen de les apaiser »

Sur le territoire autochtone de Jach'a Marka Tapacarí Cóndor Apacheta (JMTCA), dans les hautes terres arides d'Oruro, les communautés autochtones se battent depuis des années contre l'exploitation minière qui gruge les montagnes et démolit la terre. Là-bas, en signe de respect, le coronavirus a été baptisé « Qhapaj Niño », signifiant enfant fort ou puissant, car les virus doivent être respectés afin qu'ils passent sans faire trop de dégâts. Un cortège d'enfants, de jeunes, de personnes âgées, de femmes et d'hommes vêtus des aguayos et ponchos multicolores typiques de l'Altiplano, a grimpé au plus haut sommet de la montagne, là où le vent souffle fort et le soleil brûle les joues, pour demander aux divinités que le virus passe inaperçu. « Chaque communauté s'est organisée pour faire des offrandes, avec un autel, de l'encens, des plantes locales et du sucre. Pendant trois jours de prières, toute la population devait rester en paix, en évitant toutes bagarres et querelles. Autrement, la Pachamama et les divinités n'allaient pas nous écouter », raconte Vitalia Martínez, de la communauté de Torre Jake.

Cependant, le coronavirus est resté bien accroché à la cordillère, faisant sourde oreille aux prières et sans respecter les limites imposées par les Autorités autochtones. Les membres de la communauté ont commencé à tomber malades, présentant des symptômes de toux, de maux de gorge, de fièvre, de perte du goût et de l'odorat, de douleurs musculaires et de difficultés respiratoires. Les communautés ont décidé de s'isoler complètement, ce qui a empiré la situation de pénurie alimentaire liée au ralentissement économique et au confinement sévère auquel le pays était soumis depuis mars 2020. « Il n'y avait pas de sucre, d'huile, de riz, de serviettes hygiéniques », se rappelle Betty Villca Mitmi, militante pour les droits des Peuples autochtones et coordinatrice du réseau Chimpu Warmi. Sur le territoire autochtone de JMTCA, de grandes quantités de fromage dont vivent de nombreuses familles ont été perdues, et les produits de la ville n'arrivaient qu'une fois tous les 15 jours afin d'éviter la contagion.



Chaque communauté s'est organisée pour faire des offrandes, avec un autel, de l'encens, des plantes locales et du sucre. Pendant trois jours de prières, toute la population devait rester en paix, en évitant toutes bagarres et querelles. Autrement, la Pachamama et les divinités n'allaient pas nous écouter »

Des femmes du territoire autochtone JMTCA servent la nourriture à partager en communauté, une activité ancestrale appelée *Apthapi*.

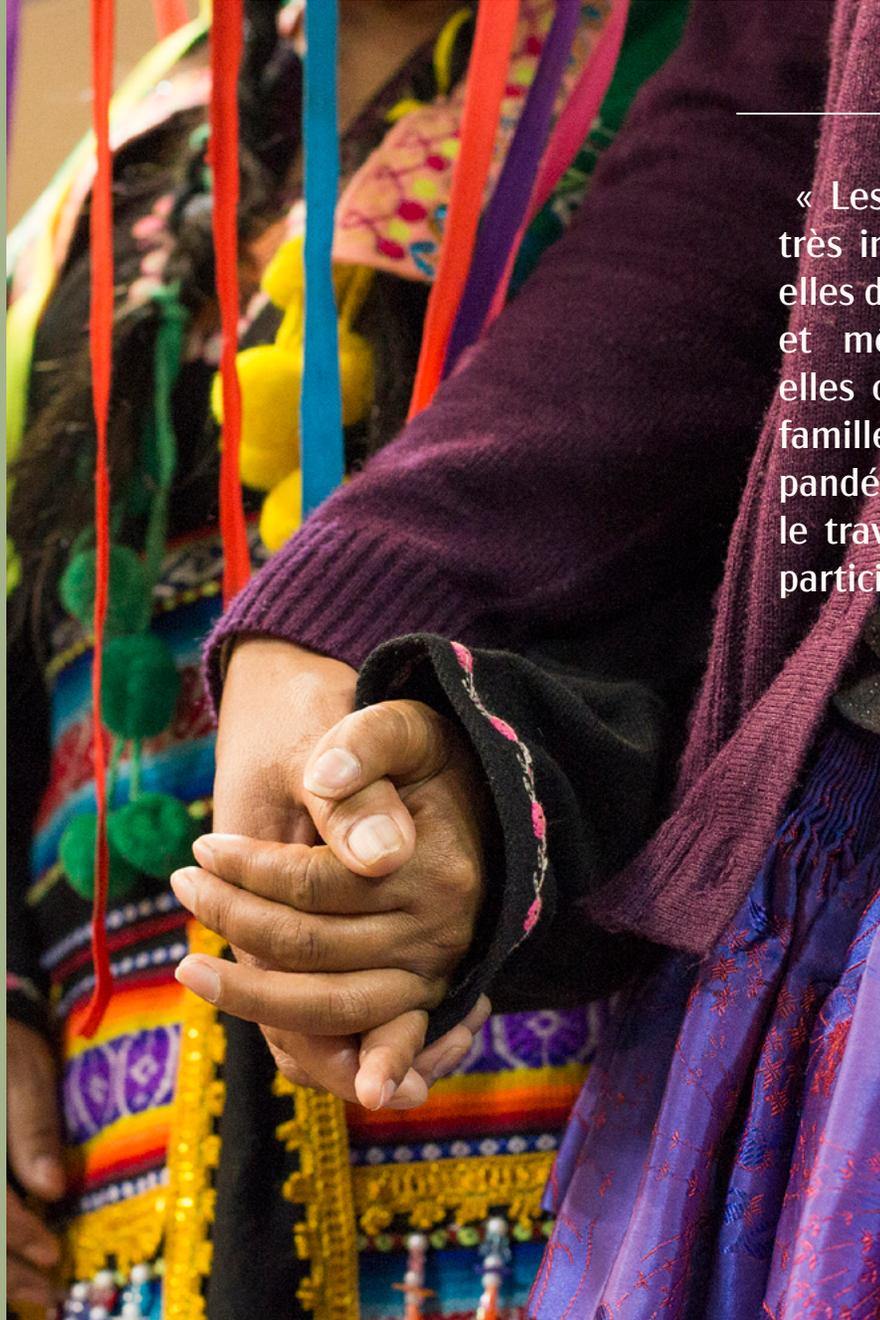


Depuis des temps immémoriaux, le maïs est l'aliment de base sur le territoire.

Face à cette situation d'impuissance et de détresse, les femmes ont endossé le rôle de soigneuses, de médecins et de gardiennes des familles. À travers le réseau Chimpu Warmi, un réseau national de Femmes autochtones, elles se sont organisées pour venir en aide aux communautés en assurant la provision de nourriture et de trousse de protection contre la covid-19 (alcool, masques, savon) et en organisant des ateliers pour sensibiliser la population aux symptômes de la covid-19 et aux mesures d'hygiène à adopter. « Les femmes ont eu un rôle différencié très important. Il a été très difficile pour elles de perdre leurs maris et leurs enfants, et même lorsqu'elles étaient malades, elles ont continué à prendre soin de leur famille et à chercher comment survivre à la pandémie. Ce sont aussi elles qui ont mené le travail de prévention et qui ont le plus participé aux ateliers », assure Petrona Fernández Osco, membre et trésorière du réseau.

Grâce au travail préalable mené par le réseau Chimpu Warmi en défense du territoire contre l'exploitation minière et pour le renforcement politique des communautés autochtones du nord de Potosí et d'Oruro, il a été possible d'établir une ligne de communication directe avec les autorités autochtones des communautés les plus reculées et ainsi leur offrir un soutien pendant le confinement. En premier lieu, des formes de communication par Internet ont été établies et les plus jeunes ont enseigné aux personnes âgées à les utiliser. Une campagne de sensibilisation sur les mesures d'hygiène contre la covid-19 a également été lancée, incluant des ateliers, des vidéos et des livrets traduits en quechua et en aymara. « Il a été très difficile de faire comprendre aux gens de la communauté qu'ils devaient respecter les mesures d'hygiène. Comme ils sont toujours en contact avec la terre, mettre de l'alcool sur leurs mains signifiait pour eux perdre leur lien avec la Pachamama. Les personnes âgées avaient du mal à respirer avec le masque. Seules les personnes qui ont perdu des membres de leur famille ou d'autres êtres chers ont compris », explique Betty. L'une des stratégies qui ont le mieux fonctionné consistait à transmettre le message à travers des vidéos mettant en vedette des enfants, où ils expliquaient comment se laver les mains et utiliser un masque.

Grâce au réseau Chimpu Warmi, un réseau national de Femmes autochtones, les communautés ont pu assurer leur sécurité alimentaire et obtenir des trousseaux de prévention contre la covid-19.



« Les femmes ont eu un rôle différencié très important. Il a été très difficile pour elles de perdre leurs maris et leurs enfants, et même lorsqu'elles étaient malades, elles ont continué à prendre soin de leur famille et à chercher comment survivre à la pandémie. Ce sont aussi elles qui ont mené le travail de prévention et qui ont le plus participé aux ateliers.



La k'ichita est une plante médicinale utilisée dans la région andine de Bolivie.



Mais ce qui a vraiment sauvé les communautés autochtones, ce fut la récupération des connaissances, des valeurs et des pratiques ancestrales. Lorsque le coronavirus est entré dans les maisons des habitants de l'Altiplano, les personnes âgées ont été les plus touchées et de nombreuses familles ont perdu leurs grands-parents. Les communautés se sont rendu compte que le virus, en plus d'emporter des êtres chers, allait emporter avec lui une partie de leur histoire et de leurs savoirs ancestraux. Les jeunes, imprégnés de la culture occidentale et habitués à la commodité d'aller à la pharmacie pour obtenir des médicaments, ou d'aller au supermarché pour acheter des aliments industrialisés, n'avaient pas appris ou intériorisé ces pratiques qui permettent aux communautés autochtones de survivre aux crises en faisant front commun sans ingérence extérieure.

Confinées dans leur communauté, sans accès aux hôpitaux ni aux pharmacies, les femmes se sont tournées vers les remèdes et plantes médicinales qui étaient à leur disposition et grâce auxquels leurs ancêtres avaient survécu aux pandémies, virus et maladies pendant des siècles. Elles ont ainsi recommencé à utiliser des plantes comme la ch'iquita, la wira wira à fleurs jaunes, l'« amour sec » à pétales blancs, la chachacoma à petites feuilles ou encore l'eucalyptus aromatique. Elles ont également préparé des remèdes pour lutter contre les symptômes du rhume et de la grippe, avec la fraîcheur du mentisan (une pommade mentholée préparée dans les Andes boliviennes), la douceur du miel d'abeilles, l'aigreur de l'oignon et de l'ail, et l'amertume de l'eau de chuño. « Toutes ces petites plantes se trouvent dans la



Pendant la pandémie, les communautés autochtones ont également renforcé le principe ayni de solidarité et de réciprocité, élément de la culture andine des Incas qui existe depuis plus de 4 000 ans. »

communauté. Il existe de nombreuses plantes médicinales, mais souvent on ne connaît pas leurs propriétés », reconnaît Lidia Sequeiros, de la communauté Llatja Wasa d'Oruro. De nombreuses femmes ont également utilisé les vapeurs d'eucalyptus, fumant le th'ola dans les chambres pour faciliter la respiration des personnes malades. Le réseau Chimpu Warmi œuvre aujourd'hui à la préparation d'un catalogue où toutes ces plantes et tous ces remèdes traditionnels seront répertoriés pour la postérité.

Au nord de Potosí s'est répandue la rumeur qu'il existait un élixir tout-puissant contre la covid-19 : le lait d'ânesse noire. Bien qu'éclipsé par l'utilisation massive du lait de vache, ce lait est celui qui ressemble le plus au lait maternel et contient deux enzymes essentielles qui renforcent le système immunitaire, ainsi qu'une foule de vitamines, protéines et minéraux. « Mon amie a obtenu du lait d'ânesse noire au nez blanc, appelée mojina. À partir de ce moment, mon mari a commencé à se rétablir », raconte Leonarda Guarayo Copa, du Peuple autochtone Ayllu Chayantaka.

« Même malade, j'allais aux champs faire paître mes moutons, car je dois le faire tous les jours », explique Andrea Nina Macani, de la même communauté que Leonarda. Lors d'une de ces sorties, Andrea a rencontré une fille de la communauté qui lui a dit que le mentisan d'eucalyptus et le lait d'ânesse noir étaient très bons pour lutter contre le coronavirus. Le lendemain, la fille lui a apporté du mentisan préparé par sa mère et un peu de lait d'ânesse noire, et Andrea fut alors vite guérie.

Pendant la pandémie, les communautés autochtones ont également renforcé le principe ayni de solidarité et de réciprocité, élément de la culture andine des Incas qui existe depuis plus de 4 000 ans. En tant que mode de vie communautaire et manière de voir le monde, l'ayni repose sur la « culture de l'entraide » (Khuyapayaq Aylluchakuy, en quechua) parmi les êtres de la communauté (Ayllu). Le concept de réciprocité andine considère qu'on donne et reçoit à chaque instant, car les actions

d'une personne ont des conséquences sur les actions des autres. C'est pourquoi il faut donner sans rien attendre en retour afin de vivre en harmonie et en union avec tout le cosmos.

Pendant cette période, les communautés autochtones ont repris des pratiques telles que l'échange de semences autochtones, l'échange de produits sans transaction monétaire, et la minka, ou travail communautaire. Lorsqu'une femme devait se rendre en ville, elle demandait à une amie ou à une voisine de veiller sur ses moutons. Dans le territoire autochtone de JMTCA au nord de Potosí, deux personnes ont été désignées pour se rendre à la ville pour vendre le fromage au nom de toutes les familles productrices. Les recettes étaient partagées avec toute la communauté, selon les besoins de chaque famille. Compte tenu de la pénurie alimentaire, les pratiques de stockage des produits ont également été reprises. De plus, grâce à la production de nourriture dans les champs communautaires, les communautés autochtones ont même aidé à approvisionner les villes, où les aliments de base venaient à manquer. « Les Femmes et les Peuples autochtones assurent la sécurité alimentaire des grandes villes, parce que c'est nous qui prenons soin de la terre et des semences. Mais nous voulons être reconnus, valorisés. Car si nos grands-parents n'avaient pas appris à prendre soin des semences et à écouter la Pachamama pour pouvoir faire de bonnes récoltes, beaucoup de gens auraient disparu », affirme Petrona de sa voix à la fois délicate et puissante.

Les Autorités autochtones préparent une table d'offrandes avant de commencer toute activité.





Autorité autochtone féminine
du territoire autochtone JMTCA.

Avant la pandémie, la transmission des connaissances et des pratiques des communautés autochtones de Bolivie, entre le passé et l'avenir, fonctionnait de moins en moins bien. Les parents sortaient les jeunes des communautés pour les emmener vers la ville à la recherche de nouvelles opportunités. Ces jeunes, comme Betty ou Petrona, ont grandi loin de la campagne et de leurs racines, cherchant à dissimuler leur passé qui, dans la société bolivienne, est encore source de stigmatisation. « Beaucoup de jeunes essaient d'oublier leur passé, un passé sombre que nous ne voulions que personne ne connaisse. Mais avec la pandémie, nous avons pris conscience de son importance et avons renoué avec nos manières de nous nourrir, de nous soigner et de faire attention à nous. Nous ne devons pas oublier nos racines ni les connaissances que nous portons en nous », conclut Petrona.

Aujourd'hui, les deux femmes dirigent le réseau Chimpu Warmi et s'efforcent de soutenir et de renforcer les communautés que leurs parents avaient abandonnées. Elles suivent le parcours de leurs sœurs qui avaient commencé à mener ce combat pour les droits des Peuples et des Femmes autochtones. Aujourd'hui, des leaders comme la députée Toribia Lero Quispe mènent cette lutte au niveau de la politique nationale. Mais sur le terrain, le réseau Chimpu Warmi continue de former des alliances avec les Femmes autochtones et de promouvoir leur rôle de leadership au sein des communautés. Effectivement, en temps de crise, les véritables gardiennes des pratiques et des connaissances ancestrales sont celles qui permettent aux communautés autochtones de survivre à toute adversité.



REVENIR AUX SOURCES POUR PROTÉGER LA FORÊT

RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO

Entre les sommets volcaniques du Nyiragongo, la végétation luxuriante de la jungle congolaise et les eaux cristallines du lac Kivu, les Femmes autochtones de l'organisation Maharifa Ya Wamama Vijijini ont uni leurs forces pour prendre soin de leur environnement, lutter contre les discriminations et combattre la pandémie.



| Village de Buganga, Goma.

La République démocratique du Congo (RDC) est le deuxième pays au monde en superficie totale de forêt tropicale primaire, un habitat essentiel pour de multiples espèces ainsi que pour l'équilibre de carbone mondial et la mitigation des changements climatiques. Cependant, les coupes illégales dévastent la forêt congolaise pour extraire de ses entrailles des matières premières comme du bois et des minéraux. En 2020, la RDC a perdu 500 000 hectares de forêt primaire, soit environ l'équivalent du territoire de Trinité-et-Tobago.

En 2016, les Femmes autochtones de Goma, dans l'est de la RDC, ont mis sur pied l'organisation Maharifa Ya Wamama Vijijini pour renforcer les capacités des Femmes autochtones et rurales comme gardiennes de la forêt. Grâce à l'agriculture biologique et à l'utilisation durable des ressources, elles ont su former des liens harmonieux avec la nature et ainsi atténuer les effets des changements climatiques. Quelques années plus tard, la pandémie leur a démontré que ce mode de vie les rendait également plus autonomes et résilientes pour surmonter toutes sortes de crises.



« Si elles ne trouvaient pas comment subvenir aux besoins des leurs, elles étaient exposées à la colère et à la violence de leurs maris.



Rebeca Awilo a appris à fabriquer des tapis et des sacs en paille lorsqu'elle a rejoint Maharifa Ya Wamama Vijijini. Village de Kalungu, Goma.

En 2020, le gouvernement de la RDC a imposé un confinement strict. Il était interdit à la population de sortir de chez elle, au risque de s'exposer à des arrestations arbitraires dans la rue. Dans les communautés périphériques de Goma, les familles autochtones sont restées enfermées dans leurs maisons de bois ou de terre, dispersées dans les collines et éloignées les unes des autres.

Les inégalités de genre et la discrimination contre les Peuples autochtones ont exacerbé les effets de la pandémie sur les Femmes autochtones. C'est sur leurs épaules qu'est retombé tout le fardeau d'alimenter leurs familles. Si elles ne trouvaient pas comment subvenir aux besoins des leurs, elles étaient exposées à la colère et à la violence de leurs maris. Sans accès à la propriété foncière et sans pouvoir conduire la moindre activité économique en dehors du foyer, les Femmes autochtones disposaient de ressources très limitées.

La double discrimination dont souffrent les Femmes autochtones en RDC les prive de l'une des ressources les plus cruciales pour leur survie : la terre. Selon une étude de la Coalition des Femmes pour l'Environnement et le Développement Durable (CLFEDD), 70 % d'entre elles n'ont pas accès aux titres de propriété. Les communautés autochtones ont été déposées par les grands propriétaires terriens des terres les plus vertes et les plus fertiles qui bordent le lac. Elles ont été acculées aux flancs du mont Nyiragongo, où la terre n'est pas propice à l'agriculture.



Kavira Odette tenant une plante appelée Vinga. Ses racines et ses feuilles sont utilisées pour traiter l'hypertension et le diabète.



Furaha Clementine représente Maharifa Ya Wamama Vijijiniin dans la région de Bweremana. Elle a appris à fabriquer des braseros en argile et enseigne maintenant à des femmes de la région à le faire pour qu'elles puissent gagner leur vie et subvenir aux besoins de leur famille.

Malgré cela, avec le soutien de l'organisation Maharifa Ya Wamama Vijijini, plusieurs Femmes autochtones ont pu louer de petites parcelles de terre le long du lac Kivu. Sur ces terres, elles ont aménagé des jardins communautaires où elles cultivent des légumes, des arbres fruitiers et des plantes médicinales. D'après Narcisse Balingene Chipere, présidente de l'association, l'agriculture biologique est l'activité principale de l'organisation, car elle permet de répondre à de nombreux besoins du quotidien. « L'agriculture nous permet de nous nourrir et de créer des entreprises qui génèrent des profits au pas de notre porte, sans avoir à sortir de chez nous. En plus, ça renforce la solidarité et la cohésion entre nous », explique-t-elle.

Grâce aux potagers communautaires, les Femmes autochtones ont également assuré leur accès aux plantes médicinales. Face à la hausse des cas de covid, elles se sont tournées vers le mavuke, une préparation de plantes médicinales qu'elles utilisent pour traiter des maladies comme le paludisme, le rhume et la grippe, les problèmes respiratoires, ou encore l'hypertension et le diabète. Pour préparer le mavuke, on fait bouillir dans une marmite une combinaison de différentes plantes, comme les feuilles de mangue, de papaye ou d'avocat, l'eucalyptus blanc et la citronnelle, selon la maladie à traiter. On respire ensuite les vapeurs qui se dégagent de la préparation en se couvrant la tête d'un linge blanc. L'efficacité de ce remède est telle que les femmes des communautés rurales cultivent les plantes, et celles qui vivent plus près de la ville préparent les paquets et les vendent sur le marché de la région. À travers cette forme d'organisation, elles ont mis en place tout un circuit de production et de commercialisation.

Dans la communauté autochtone située près du lac Vert – un lieu connu pour ses eaux vertes et la végétation luxuriante qui l’entoure –, un groupe de femmes a commencé à fabriquer des blocs de charbon végétal pour éviter la consommation excessive de bois et la destruction de la forêt. À partir des résidus de la forêt, de cendres et d’écorces de bananier, les femmes façonnent de petites boules grisâtres qu’elles laissent sécher au soleil pendant plusieurs jours. « Les boules de charbon végétal sont très faciles à vendre, même dans nos propres familles, car les gens n’ont pas d’argent pour acheter du bois », explique Angelani Mukallemba, membre du Programme pour le Développement Intégré du Peuple Pygmée au Kivu (PIDPP).

Avec ces revenus, les Femmes autochtones ont pu organiser d’autres activités, comme des ateliers de couture. Pendant la pandémie, elles ont confectionné des masques en tissu pour remplacer les masques chirurgicaux, qui se faisaient rares et qui suscitaient plus de méfiance au sein de la population. « Les gens pensaient que les masques contenaient le virus. Ils confiaient plus en ceux qui étaient produits localement », explique Kavira Odette, une femme rurale alliée des Femmes autochtones de Maharifa Ya Wamama Vijijini. En plus des masques, elles fabriquent des vêtements, y compris des uniformes, des pantalons ou des chemisiers aux motifs africains. Maintenant, plus de femmes veulent participer aux ateliers, mais l’organisation n’a pas assez de fonds pour acheter des machines à coudre pour tout le monde. Pendant ce temps, un autre groupe fabrique des chapeaux et des sacs en entrelaçant des feuilles de palmier suivant la méthode traditionnelle. Certaines pièces sont peintes puis vendues sur les marchés. Toutes ces activités ont permis aux Femmes autochtones d’assurer leur santé mentale et physique pendant le confinement.



L’agriculture nous permet de nous nourrir et de créer des entreprises qui génèrent des profits au pas de notre porte, sans avoir à sortir de chez nous. En plus, ça renforce la solidarité et la cohésion entre nous »



En travaillant ensemble, nous avons renforcé notre indépendance, notre souveraineté alimentaire, notre sens de la solidarité et notre cohésion sociale », assure Odette. « Nous avons pris confiance en nous »

Des membres de l'organisation du village de Kondero travaillent la terre en cultivant des petits pois et des plantes médicinales.

Ombeni Shamavu fabrique des marmites en argile dans le village de Kalungu.



Avec l'organisation Maharifa Ya Wamama Vijijini, les Femmes autochtones ont ainsi trouvé dans la nature les aliments, les médicaments et les autres ressources nécessaires pour assurer leur souveraineté et leur survie collectives, comme le faisaient leurs ancêtres, dans le respect des forêts, des montagnes et des rivières. « En travaillant ensemble, nous avons renforcé notre indépendance, notre souveraineté alimentaire, notre sens de la solidarité et notre cohésion sociale », assure Odette. « Nous avons pris confiance en nous », ajoute Noela Kabeshero, une Femme autochtone de l'organisation. Dans un monde qui ne cesse de leur imposer des limites et de les discriminer, la confiance mutuelle leur permet de mener à bien des projets collectifs pour améliorer leurs conditions de vie et lutter ensemble pour leurs droits. Pendant tout ce temps, le volcan Nyiragongo – « celui qui brûle », en langue locale – continue de se reposer.



À la fin du confinement, Mami Mwajuma et un groupe de femmes du territoire de Sasha ont décidé de se rassembler pour travailler ensemble en tant que membres de Maharifa Ya Wamama Vijijini.

A photograph of a man riding a bicycle on a dirt road in Uganda. The man is wearing a red and white checkered shirt and dark pants. The road is reddish-brown and stretches into the distance. There are green trees and a clear blue sky in the background. The image is split vertically, with the left side showing the scene and the right side being a solid orange color with text.

GUÉRIR LES BLESSURES DES VIOLENCES

UGANDA

Dans le contexte de la pandémie, un groupe de Femmes autochtones du nord de l'Ouganda s'est réuni pour parler publiquement des violences auxquelles elles sont confrontées au quotidien et les surmonter en menant ensemble des projets. Les Jeunes autochtones de leur communauté ont opté pour la musique et le théâtre.



Fountain of Life Uganda, en partenariat avec la Northern Uganda Conservation Initiative, a aménagé des parcelles de démonstration pour que les filles et les femmes puissent y cultiver des espèces végétales particulières pour renforcer le système immunitaire. District d’Otuke, Ouganda.

En Afrique, on dit que la faim va de pair avec la colère. L’estomac vide, les gens se disputent pour tout et pour rien. Avec les dures restrictions mises en place en Ouganda en raison de la pandémie, les gens ont été enfermés chez eux pendant un an et demi. De nombreuses personnes ont eu du mal à trouver de la nourriture. Faute d’arriver à nourrir leur famille, des hommes se sont même suicidés. Avec les enfants qui ne pouvaient pas aller à l’école, sans travail et sans nourriture, la pression est devenue insoutenable dans de nombreux foyers. Pression qui s’est fait sentir sur les corps des femmes et des filles. Mais il serait faux de dire que ces violences sont apparues du jour au lendemain. Elles sont plutôt revenues, comme le fantôme d’un passé dont personne ne voulait se souvenir.

Dans le nord de l’Ouganda, les gens ont un passé marqué par la violence. La guerre civile de faible intensité entre l’armée ougandaise et l’Armée de résistance nationale (NRA pour ses sigles en anglais) a forcé le déplacement d’environ deux millions de personnes. Pendant plus de 20 ans, ces personnes ont vécu dans des camps de réfugiés où elles ont subi toutes sortes de sévices, allant des violences sexuelles à la traite de personnes. En 2012, le HCR a déclaré comme terminé le conflit en Ouganda et a cessé d’aider les personnes déplacées, car beaucoup d’entre elles étaient rentrées chez elles⁵. Cependant, le traumatisme n’a pas disparu : il est resté dans les esprits et les corps des personnes. « Les gens ont été très affectés et sont rentrés chez eux avec ce traumatisme », explique Molly Achello, directrice et fondatrice de l’organisation Fountain Life of Uganda, qui lutte contre les violences à l’égard des Femmes et des Filles autochtones.

⁵ W. Spindler, « Le HCR referme le chapitre des déplacés internes en Ouganda », HCR, 6 janvier 2012, consulté le 29 janvier 2022, <https://www.unhcr.org/fr/news/briefing/2012/1/4f0713a0c/hcr-referme-chapitre-deplacés-internes-ouganda.html>



Avec les dures restrictions mises en place en Ouganda en raison de la pandémie, les gens ont été enfermés chez eux pendant un an et demi. De nombreuses personnes ont eu du mal à trouver de la nourriture. Faute d'arriver à nourrir leur famille, des hommes se sont même suicidés. »

Lorsque le coronavirus est arrivé en Ouganda, le cycle de la violence est revenu hanter la population. À l'échelle nationale, il y a eu une augmentation de 24 % des viols et de 17 % des grossesses chez les adolescentes, selon les données du ministère ougandais de la Santé et du Genre⁶. Dans le nord-est du pays, les violences domestiques, les grossesses précoces et les mariages précoces ont augmenté de 45 % en 2020. À Lagon, quatre filles ont été tuées après avoir été violées et six femmes sont mortes aux suites de disputes avec leurs partenaires.

Dans ce contexte de violences à l'égard des femmes et des filles, dont plusieurs sont autochtones, l'organisation Fountain Life of Uganda a décidé d'agir. Comme première initiative, les membres de FLU ont ouvert un forum pour que les femmes puissent y raconter les difficultés et les violences auxquelles elles sont confrontées au quotidien. Au début, le forum était mixte, mais il est vite devenu évident que les jeunes femmes n'osaient pas parler dans ce contexte. « Nous avons donc décidé de créer un forum réservé aux femmes, ce qui a donné d'excellents résultats », affirme Molly Akello. Elles ont trouvé un espace où parler des difficultés qu'elles traversent, ce qui leur a surtout permis de renforcer leur pouvoir pour chercher ensemble des solutions à leurs problèmes.

⁶ R. Apondi, A.C. Awor, L.J Nelson, J. Cheptoris, F. Gabirano, C.D. Egbulem, S. Alamo, L.A. Mills, J. Hegle, « Gender-based violence shadows COVID-19: Increased sexual violence, HIV exposure and teen pregnancy among girls and women in Uganda », IAS 2021, 18 au 21 juillet 2021, consulté le 29 janvier 2022, <https://theprogramme.ias2021.org/Abstract/Abstract/2172>



Molly Bella Akello présente des produits préparés à base de plantes cultivées et transformées par les filles et les femmes formées par Fountain of Life Uganda.



Comme première initiative, les membres de FLU ont ouvert un forum pour que les femmes puissent y raconter les difficultés et les violences auxquelles elles sont confrontées au quotidien. »

Des mères adolescentes cultivent des légumes pour générer une autre source de revenus dans le district d’Otuke, en Ouganda.



Les femmes ont accepté d’impliquer les leaders masculins de la communauté afin de mieux enseigner à leurs compatriotes à respecter les femmes. Cela a permis de former un réseau de soutien et de médiation auquel faire appel pour tout cas de violence. Ainsi, elles ont invité au forum les autorités régionales, les services sociaux et même le service policier. « Les personnes occupant des postes de leadership doivent être mises au courant de ce qui nous arrive », explique Molly.

Grâce au forum, elles ont convaincu les autorités de comptabiliser les cas de violences contre les femmes et les filles dans les statistiques officielles, et que celles-ci soient incluses, avec les recommandations des Femmes autochtones, dans le rapport de district. Elles ont aussi réussi à faire passer une loi qui garantit l’accès des femmes aux services sociaux. Aujourd’hui, dans chaque village se tiennent des réunions hebdomadaires pour parler des violences basées sur le genre. Il y a également des séances judiciaires au cours desquelles les agresseurs sont remis à la police. « Il y a encore des cas de violences », admet Molly, « mais maintenant au moins les agresseurs sont punis et emprisonnés ».



Les femmes ont accepté d'impliquer les leaders masculins de la communauté afin de mieux enseigner à leurs compatriotes à respecter les femmes. Cela a permis de former un réseau de soutien et de médiation auquel faire appel pour tout cas de violence. »



Akello Florence (à gauche), présidente du groupe de femmes de Canomiyadiro, à l'usine de beurre de karité dans le sous-comté d'Ogoro, district d'Otuke, Ouganda.



Une mère adolescente travaillant dans un potager.

Avec les fermetures d'école et les garçons et les filles qui sont restés à la maison sans rien faire pendant plus d'un an et demi, les cas de violences sexuelles parmi les adolescents ont augmenté, tout comme les grossesses chez les jeunes femmes. FLU a donc mis en place des clubs de musique et de théâtre qui, en plus d'offrir un répit dans le contexte du confinement domestique, ont servi d'espace pour sensibiliser la communauté aux violences sexuelles et aux grossesses précoces à travers les arts. « Les jeunes sont bien plus susceptibles de changer leur comportement lorsque les messages sont conçus, chantés et mis en scène par leurs pairs », explique Elizabeth Achiro, coordinatrice de programmes à Fountain Life of Uganda. D'après Elizabeth, le message est bien passé auprès des jeunes, car les cas de violences sexuelles ont diminué dans la région au cours des derniers mois. Avant la pandémie, l'organisation diffusait des poèmes à travers différents médias pour promouvoir le respect des droits de la personne. Par exemple, une émission de radio communautaire a servi à sensibiliser les gens au droit à la terre des Femmes autochtones, des veuves ou encore des mères célibataires.



« En plus de protéger les droits des Femmes et des Filles autochtones, le forum a également permis aux femmes de surmonter ensemble la pauvreté et la faim provoquées par le coronavirus.



Le groupe de danse communautaire fait une présentation lors de la séance de formation au siège du district d'Otuke. Fountain of Life Uganda propose également un soutien psychosocial et une aide psychologique par le biais d'un programme de loisir visant à aider les jeunes mères à faire face à la maternité précoce.



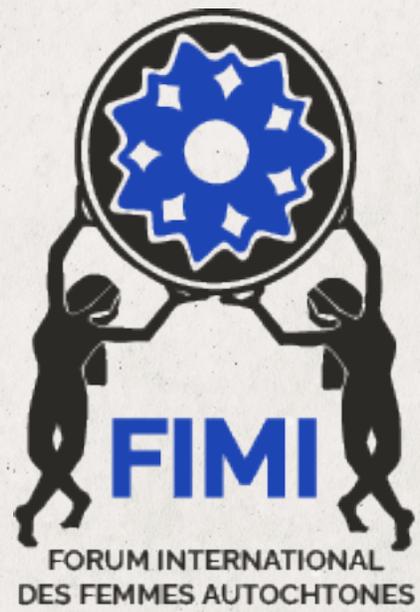
Adong Mary, membre du groupe de femmes de Chanomiyadiro, préparant la machine de transformation du beurre de karité à l'usine du sous-comté d'Ogoro.

Molly Bella Akello, fondatrice de Fountain of Life Uganda, forme un groupe de mères adolescentes dans la serre du district d'Otuke, en Ouganda.



En plus de protéger les droits des Femmes et des Filles autochtones, le forum a également permis aux femmes de surmonter ensemble la pauvreté et la faim provoquées par le coronavirus. Elles ont ainsi trouvé de nouvelles manières de générer des revenus et ont profité du confinement pour cultiver des légumes dans leur propre jardin. Elles ont récupéré les savoirs liés à l'utilisation des arbres autochtones afin de traiter les symptômes de la covid-19 et ont produit de l'huile de beurre de karité, qui possède d'excellentes propriétés pour la peau. Le prochain objectif est d'obtenir un permis du gouvernement pour exporter leurs produits de soins personnels et ainsi atteindre d'autres Femmes autochtones à travers le monde. Les membres du forum souhaitent aussi inviter les femmes et les hommes plus âgés, gardiens et gardiennes des savoirs ancestraux sur les plantes autochtones, à venir partager leurs connaissances avec les Jeunes autochtones.

La pandémie a laissé dans son sillage de nombreuses familles brisées, des femmes maltraitées, et des personnes décédées. Au début, les gens attendaient simplement que le virus les tue, croyant qu'il n'y avait aucune solution. Mais maintenant, les gens ont appris à s'adapter », explique Elizabeth. Le forum a représenté une lueur d'espoir pour de nombreuses femmes, qui ont pu apprendre les unes des autres à guérir ensemble des blessures laissées par trop d'années de violences.



PRIX DU LEADERSHIP 2021